

ou magistrats capouans, trainés sur les places publiques de Calès et Téanum, furent fouettés et décapités par les ordres et sous les yeux du consul *Quintus Flaccus*. Les autres sénateurs furent jetés en prison, une bonne partie du peuple réduite en esclavage, et les biens des riches confisqués. De semblables sentences s'exécutèrent contre *Atella* et *Calatie*. Châtiments cruels, sans nul doute, mais qui se comprennent, quand l'on met en regard la gravité de la défection de Capoue et les rigueurs autorisées alors, sinon justifiées, par le droit de la guerre. La cité de Capoue ne s'était-elle pas condamnée d'avance, lorsque, à l'heure de sa révolte, tous les Romains trouvés dans ses murs avaient péri de la main des meurtriers? — Mais Rome, dans son inexorable vengeance, saisit avidement l'occasion de mettre fin à la rivalité sourde qui divisait les deux plus grandes villes de l'Italie : elle supprime la constitution des cités campaniennes, et jette à bas du même coup une rivale politique longtemps enviée et haïe.

Supériorité  
décidée  
des Romains.

La chute de Capoue produisit une impression profonde. On se disait qu'il n'y avait point eu là un simple coup de main, mais bien un vrai siège conduit pendant deux années, et prenant fin heureusement, en dépit de tous les efforts d'Hannibal. De même que, six ans avant, la défection de la ville avait été le signe éclatant du triomphe des Carthaginois, de même aujourd'hui la capitulation manifestait la supériorité reconquise par la République. En vain Hannibal, pour contre-balancer dans l'esprit de ses alliés l'effet d'un tel désastre, avait tenté de s'emparer de Rhégium ou de la citadelle de Tarente. Une pointe dirigée sur Rhégium ne produisit rien. Dans la citadelle de Tarente, les Romains manquaient de vivres, l'escadre des Tarentins et des Carthaginois fermant le port; mais en haute mer la flotte romaine, plus forte, coupait à son tour tous les

arrivages, et affamait l'ennemi. Hannibal trouvait à peine de quoi nourrir les siens sur le terrain dont il était maître. Les assiégeants souffraient donc du côté de la mer autant que les assiégés dans l'acropole; et un jour ils durent quitter le havre. Rien ne leur réussissait plus : la fortune était sortie du camp des Carthaginois. — Telles furent les suites de la reddition de Capoue : la considération et la confiance qu'Hannibal avait inspirées d'abord à ses alliés, ébranlées profondément; les villes qui ne s'étaient point irrémisiblement compromises, cherchant à rentrer aux meilleures conditions possibles dans la Symmachie romaine : tout cela constituait un dommage plus sensible encore que la perte même de la métropole de la basse Italie. S'il se décidait à jeter des garnisons dans les cités douteuses, il affaiblissait son armée déjà trop faible, et exposait ses meilleurs soldats à être trahis ou massacrés en détail (déjà en 544, la révolte de *Salapia*<sup>1</sup> lui avait coûté cinq cents cavaliers Numides d'élite). S'il préférait raser les forteresses peu sûres, ou les brûler pour les soustraire à l'ennemi, une mesure aussi extrême n'était rien moins que faite pour relever le moral de ses clients. En rentrant dans Capoue, les Romains avaient reconquis l'assurance d'une issue heureuse de la guerre. Ils en profitent aussitôt pour envoyer des renforts en Espagne, où la mort des deux Scipions a mis leur empire en danger; et pour la première fois depuis l'ouverture des hostilités, ils diminuent le nombre total des soldats sous les armes, alors que dans les années précédentes, en dépit des difficultés croissantes dans les levées, ils ont toujours fait de plus nombreux appels, et ont mis jusqu'à vingt-trois légions en ligne. Aussi, en 544, la guerre est-elle moins active-

210 av. J.-C.

210.

<sup>1</sup> [*Salpi*, sur la côte, au nord de l'*Ofanto*. — Elle était considérée comme le port d'*Arpi*.]

ment poussée par eux en Italie, quoique Marcus Marcellus, la Sicile pacifiée, y soit venu prendre le commandement du principal corps. Il parcourt l'intérieur du pays, attaque les villes et livre aux Carthaginois des combats sans résultats décisifs. On se bat toujours autour de l'acropole de Tarente, sans changement dans la situation. En Apulie, Hannibal défait à *Herdonea*<sup>1</sup> le proconsul *Gnaeus Fulvius Centumalus*. Mais dans l'année qui suit (545), les Romains veulent reprendre la seconde grande ville des Italo-Grecs, qui s'est donnée aux Carthaginois. Pendant que M. Marcellus tient tête à Hannibal avec sa constance et son énergie ordinaires — vaincu une première fois dans une bataille qui dura quarante-huit heures, il lui inflige le second jour un rude et sanglant échec ; — pendant que le consul Quintus Fulvius ramène les Lucaniens et les Hirpins depuis longtemps hésitants, et se fait livrer par eux les garnisons phéniciennes de leurs villes ; pendant que des sorties bien conduites des soldats de Rhégium obligent Hannibal à courir à l'aide des Bruttians serrés de trop près, le vieux Quintus Fabius, pour la cinquième fois consul, et qui s'est chargé de reprendre Tarente, s'établit fortement sur le territoire des Messapiens. Bientôt la trahison d'un corps de Bruttians faisant partie de la garnison lui livre la ville, où le vainqueur irrité se montre terrible et cruel comme toujours. Tout ce qui tombe dans ses mains, soldats ou citoyens, est passé au fil de l'épée ; les maisons sont pillées. Trente mille Tarentins sont vendus comme esclaves ; trois mille talents (cinq millions de *Thal.* [ou quinze millions trois cent soixante-quinze mille fr. ]) enlevés vont enrichir le trésor de la République. La prise de Tarente fut le dernier fait d'armes du général octogénaire. Quand Hannibal arriva

[Au S. E. de Lucérie, en Apulie.]

209 av. J.-C.

Capitulation  
de Tarente.

au secours de la place, il était trop tard. Il ne lui restait plus qu'à se retirer dans *Métaponte*.

Le Carthaginois a donc perdu ses plus importantes conquêtes : peu à peu réduit à s'enfoncer vers l'extrémité méridionale de la Péninsule, sa détresse est grande. Alors, Marcus Marcellus, consul élu pour l'année suivante (546), conçoit l'espoir de finir d'un coup la guerre en concertant une attaque décisive avec son collègue, l'habile et brave *Titus Quinctius Crispinus*. Rien n'arrête le vieux soldat, ni ses soixante ans, ni le nom d'Hannibal. Jour et nuit, éveillé ou en rêve, il n'a qu'une pensée, battre le Carthaginois et délivrer l'Italie. Mais la fortune destinait de tels lauriers à une plus jeune tête. Les deux consuls allant en reconnaissance, dans le pays de Venouse, furent assaillis tout à coup par un parti d'Africains. Marcellus, dans cette lutte inégale, combattit comme il avait fait quarante ans avant, contre Hamilcar, et quatorze ans avant, devant Clastidium. Il fut jeté mourant à bas de son cheval. Crispinus put fuir ; mais à peu de temps de là il mourut aussi de ses blessures (546).

La guerre durait depuis onze ans. Le danger qui, dans les années précédentes, avait menacé la République jusque dans son existence, semblait passé. Mais on n'en sentait que plus lourdement peser et s'accroître chaque jour les sacrifices immenses nécessités par une lutte sans fin. Les finances étaient dans un état indicible de souffrance. Après la bataille de Cannes (538), il avait été institué une commission de trésorerie (*tres viri mensarii, triumvirs-banquiers*<sup>1</sup>), composée d'hommes notables, ayant, dans ces temps difficiles, une compétence étendue et à long terme en matière de finances pu-

<sup>1</sup> [V. le mot *Mensarii* au Dict. de Smith. — Tit. Liv., 23, 21-26, 36.]

Hannibal refoulé  
au fond  
de l'Italie.

208 av. J.-C.

Mort  
de Marcellus.

208.

Misère née  
de la guerre.

216.

bliques. Ils firent ce qu'ils purent ; mais les circonstances étaient telles qu'elles déjouaient tous les efforts de la science financière. Dès le commencement de la guerre, il avait fallu rapetisser la monnaie d'argent et de bronze, élever de plus du tiers le cours légal de la pièce d'argent, et donner à celle d'or une valeur fictive supérieure à la valeur métallique. Ces tristes expédients n'ayant pas suffi, on prit à crédit les fournitures ; on passa tout aux fournisseurs, parce qu'on avait besoin d'eux ; et les choses allèrent si loin, qu'un exemple devint absolument nécessaire, et que les fraudes des plus fourbes d'entre eux durent enfin être déferées par les édiles à la justice du peuple. On fit appel souvent et utilement au patriotisme des riches, qui, sous bien des rapports, souffraient le plus. Par un mouvement spontané, ou par l'entraînement de l'esprit de corps, les soldats des classes aisées, les sous-officiers et les chevaliers refusèrent tous la solde. Les propriétaires des esclaves armés par la République, et affranchis après la journée de Bénévent (p. 220), répondirent aux banquiers publics leur offrant leur paiement, qu'ils attendraient volontiers jusqu'à la fin de la guerre (540). Comme il n'y avait plus de fonds en caisse pour les fêtes et pour l'entretien des édifices publics, les *associations*, qui jusqu'alors s'en chargeaient à forfait, se dirent prêtes à y pourvoir gratuitement jusqu'à nouvel ordre (540). De plus, et comme au temps de la première guerre punique, une flotte fut construite et armée à l'aide d'un emprunt volontaire souscrit par les riches (544). On mit la main sur les *deniers pupillaires*, et dans l'année même de la reprise de Tarente, on employa les dernières réserves, longtemps économisées, du trésor (1,144,000 *Thal.* [4,290,000 fr.]). Malgré tant d'efforts, l'État ne suffisait point encore à toutes les dépenses. La solde du soldat fut suspendue d'une façon

214 av. J.-C.

214.

210.

inquiétante, surtout dans les pays les plus éloignés. Mais les embarras financiers, si grands qu'ils fussent, n'étaient pas le pire mal. Partout les champs restaient en friche : là où la guerre n'arrêtait pas la culture, les bras manquaient au hoyau et à la faucille. Le prix du *médimne* (1 boisseau de Prusse [ou 52,53 lit.]) était monté à 15 deniers (3 1/8 *Thal.* [11 fr. 84 c.]), le triple au moins du cours moyen à Rome. Beaucoup seraient morts de faim, s'il n'était venu du blé d'Égypte, et si l'agriculture renaissante en Sicile n'avait pas fourni de quoi parer aux plus pressantes nécessités (p. 199). Les récits qui nous sont parvenus, et l'expérience de semblables guerres, nous enseignent assez quelle est, en pareil cas, la misère du petit laboureur, combien vite disparaissent ses épargnes péniblement amassées, et comment, enfin, les villages se changent en des repaires de mendiants ou de brigands.

A ces souffrances matérielles des Romains s'ajoutait un danger bien plus grand, le dégoût de la guerre chaque jour croissant chez les alliés de Rome. La guerre leur coûtait leur sang et leurs biens. A la vérité, les dispositions des non-Latins importaient peu. Toute cette lutte témoignait assez de leur impuissance : tant que les Latins restaient fidèles à la République, on n'avait rien à redouter de leur mécontentement, quel qu'il fût. Mais voici que le Latium à son tour chancelle. La plupart des cités latines de l'Étrurie, du Latium, du pays Marse et de la Campanie septentrionale, et même des contrées italiennes où la guerre n'avait point directement porté ses ravages, font savoir au Sénat romain (545) qu'elles ne veulent envoyer désormais ni contingents, ni contributions, et qu'elles laisseront Rome se tirer toute seule de ces longs combats, où seule elle est intéressée. A Rome, la stupeur est grande à cette nouvelle, mais quel moyen de contraindre les récalcitrants ? Heureuse-

Les alliés

209 av. J.-C.

ment toutes les cités latines n'agirent point de même. Les colonies de la Gaule, du Picentin et de la basse Italie, la puissante et patriotique Frégelles à leur tête, protestèrent, au contraire, de leur fidélité plus que jamais étroite et inébranlable. Elles avaient la vue claire de la situation. Elles savaient leur existence en péril plus encore que celle de la métropole. L'enjeu de la guerre n'était point seulement Rome, mais bien plutôt l'hégémonie latine en Italie, et plus encore l'indépendance nationale des Italiens. La demi-défection des autres n'était point trahison, mais étroitesse de vue et fatigue : les villes réfractaires eussent repoussé avec horreur toute alliance avec les Phéniciens. Mais entre Latins et Romains, un schisme ne se produisait pas moins, dont le contre-coup se fit aussitôt sentir sur la population sujette des pays colonisés. A Arrétium, une fermentation dangereuse éclate. On y fait la découverte d'une conspiration qui se propage chez les Étrusques, dans l'intérêt d'Hannibal : le mal est tel qu'il faut que des soldats romains marchent sur la ville. Rome étouffe sans peine le mouvement à l'aide des mesures militaires ou de police prises : il n'en est pas moins le signe d'un sérieux danger. Si les populations ne sont plus tenues en respect par les forteresses latines, il faut tout craindre d'elles.

On en était là, quand soudain, pour comble de difficultés, on apprit qu'Hasdrubal avait passé les Pyrénées (546). Ainsi donc, l'année d'après, on allait avoir affaire à la fois aux deux fils d'Hamilcar. Ce n'était point en vain qu'Hannibal avait attendu, s'opiniâtrant dans ses positions durant tant de longues et dures campagnes, cette armée que lui avaient jusque-là refusée et la jalousie de l'opposition dans Carthage, et l'imprévoyante politique de Philippe : cette armée, son frère, en qui revivait aussi le génie d'Hamilcar, la lui amenait enfin. Déjà huit mille Ligures, gagnés par l'or punique, se tiennent prêts à se

208 av. J.-C.

Arrivée  
d'Hasdrubal.

réunir à Hasdrubal : s'il triomphe dans un premier combat, il a l'espoir d'entraîner aussi contre Rome et les Gaulois et les Étrusques. L'Italie n'est plus ce qu'elle était il y a onze ans : états et particuliers, tous se sont épuisés ; la Ligue latine est à demi dissoute ; le meilleur général des Romains a péri sur le champ de bataille, et Hannibal est toujours debout. Certes, Scipion pourra justement s'appeler le favori des dieux, s'il lui est un jour donné d'écarter de la tête de ses compatriotes et de la sienne l'orage amoncelé par son impardonnable faute.

Comme au temps du plus extrême péril, Rome lève vingt-trois légions : elle appelle les volontaires, et fait rentrer dans les cadres jusqu'aux soldats légalement libérés du service. Elle n'en est pas moins prise au dépourvu. Hasdrubal a franchi les Alpes beaucoup plus tôt qu'amis et ennemis n'y comptent (547) : les Gaulois, habitués maintenant à ces passages d'armées, ont ouvert, à prix comptant, les défilés des montagnes et fourni des vivres. Rome avait-elle songé à occuper les portes de l'Italie ? Cette fois encore, dans tous les cas, elle serait arrivée trop tard. — Déjà la nouvelle se répand qu'Hasdrubal est dans les plaines du Pô ; qu'à l'exemple de son frère, il a soulevé les Gaulois. Plaisance est cernée.

Le consul *Marcus Livius* se rendit en toute hâte à l'armée du Nord : il était grand temps. L'Étrurie et l'Ombrie s'agitaient sourdement, et donnaient des volontaires à l'armée d'Hasdrubal. L'autre consul, *Gaius Néron*, retire de Venouse et ramène à soi le préteur *Gaius Hostilius Tubulus* ; puis, avec quarante mille hommes, va barrer en toute hâte la route du nord à Hannibal. Celui-ci, en effet, a rassemblé toutes ses forces dans le Bruttium ; il s'avance sur la grande voie qui va de Rhégium en Apulie, et rencontre Néron à *Grumen-*

Nouveaux  
armements.

207 av. J.-C.

Marches  
d'Hasdrubal  
et d'Hannibal.

*tum*<sup>1</sup>. Le combat s'engage sanglant, opiniâtre. Néron s'attribue la victoire; mais il ne peut empêcher Hannibal de se dérober habilement par une de ces marches de flanc qui lui sont coutumières, et d'entrer en Apulie, non sans pertes sensibles. Là, il s'arrête, campe d'abord en vue de Venouse, puis sous Canusium. Néron le suit pas à pas, et campe partout en face de lui. Il est manifeste d'ailleurs qu'en restant en Apulie, Hannibal agissait à dessein, et que s'il l'avait voulu, il eût pu continuer d'avancer vers le nord malgré le voisinage de Néron. Quant aux motifs qui le décidèrent à ne pas aller plus loin et à se poster sur l'Aufidus, il faudrait, pour les juger, savoir quelles communications avaient été échangées entre lui et son frère, et ce qu'il conjecturait sur la route que ce dernier allait suivre. De tout cela, nous ne savons rien. — Pendant que les deux armées se regardent immobiles, une dépêche d'Hasdrubal, impatientement attendue dans le camp carthaginois, est interceptée aux avant-postes romains. Elle porte qu'Hasdrubal veut prendre par la voie Flaminienne: conséquemment, il longera la côte jusqu'à *Fanum*, pour tourner ensuite à droite, et descendre par l'Apennin sur *Narnia*<sup>2</sup>, où il espère qu'Hannibal et lui se rencontreront. Aussitôt Néron dirige sur le point de jonction désigné des deux armées phéniciennes toutes les réserves de la capitale, où une division qui se tenait à Capoue reçoit l'ordre d'aller les remplacer; enfin une autre réserve se forme à Capoue même. Convaincu qu'Hannibal ignore le plan de son frère, et va demeurer en Apulie à l'attendre, il conçoit audacieusement l'idée de prendre un corps d'élite de sept mille hommes, de partir avec lui pour le nord à marches forcées, et, se

<sup>1</sup> [Agrimonte, sur l'Agri (ancien Aciris), dans la *Basilicate*, selon l'opinion la plus commune.]

<sup>2</sup> [Narni, par le col du *Furlo*.]

réunissant à son collègue, de contraindre Hasdrubal à recevoir la bataille, seul contre deux. Il ne courait nul risque à laisser son armée amoindrie en face d'Hannibal. Elle comptait assez de soldats encore pour lutter en cas d'attaque, ou pour suivre le Carthaginois jusqu'au lieu du rendez-vous, s'il se mettait aussi en marche. Néron trouve son collègue à *Sena Gallica*, attendant l'ennemi; et tous deux aussitôt ils marchent contre Hasdrubal, en ce moment occupé au passage du *Métaure*. Le frère d'Hannibal voulait éviter le combat; il essaya de défiler sur le flanc des Romains, mais ses guides l'abandonnèrent; il s'égara dans une contrée qu'il ne connaissait pas. La cavalerie romaine le rattrapa et l'obligea à faire tête jusqu'à ce qu'enfin l'infanterie arrivant, la bataille ne pût plus être refusée. Hasdrubal alors rangea ses Espagnols à l'aile droite, avec ses éléphants par devant: il mit les Gaulois à sa gauche retirée en arrière. Longtemps le combat resta indécis entre les Espagnols et les Romains. Déjà le consul Livius, qui commandait ceux-ci, se voyait rudement poussé, quand Néron, renouvelant sur le terrain la manœuvre de son grand mouvement stratégique, laisse là l'ennemi immobile qu'il a devant lui, passe avec l'aile droite romaine derrière toute l'armée dont il fait le tour, et vient tomber en flanc sur les Espagnols. Cette nouvelle audace enleva la journée. La victoire si chaudement disputée et sanglante était complète. Privée de toute issue, l'armée carthaginoise fut détruite, et son camp pris d'assaut. Quand il vit la bataille perdue malgré toute son habileté et sa vaillance, Hasdrubal, à l'exemple de son père, chercha et trouva la mort du soldat. Comme général, comme homme, il s'était montré aussi le digne frère d'Hannibal. Le lendemain, Néron repartit, et après quatorze jours d'absence à peine, il reprenait son poste en Apulie, en regard d'Hannibal, qui n'ayant point reçu

Bataille de Sena.

1840

1840

1840

1840

1840

1840

1840

1840

de message, n'avait pas bougé. Le consul seul lui apportait la nouvelle du désastre. Il lui fit jeter aux avant-postes la tête de son frère, répondant en barbare à la magnanimité d'un adversaire qui dédaignait de faire la guerre aux morts, et avait rendu les honneurs funèbres aux Lucius Paullus, aux Gracchus et aux Marcellus. Ce fut ainsi qu'Hannibal apprit l'anéantissement de ses espérances, et que c'en était fait de ses succès. Abandonnant l'Apulie, la Lucanie et même Métaponte, il se réfugia aussitôt au fond du Bruttium, où les havres de la côte lui offraient un unique et dernier asile. L'énergie des généraux de Rome et les hasards inouïs d'une heureuse fortune avaient conjuré un danger aussi grand que le péril de Cannes, et qui seul suffirait à justifier l'opiniâtre séjour du héros carthaginois en Italie. A Rome, la joie fut sans bornes. Les affaires reprirent leur cours comme en temps de paix. Chacun sentait que l'heure de la crise était passée.

Hannibal  
dans le Bruttium.

Temps d'arrêt  
dans la guerre.

On ne se pressa pas d'en finir pourtant. Sénat et citoyens, tous se sentaient épuisés par tant d'efforts et de dépenses en énergie morale et matérielle : on se laissait aller au repos et à la sécurité. L'armée, la flotte diminuées ; les paysans romains et latins retournant à leurs métairies désertes ; le trésor remplissant ses caisses par la vente d'une partie des domaines de Campanie ; l'administration publique réformée ; les désordres invétérés supprimés ; les emprunts volontaires de guerre se payant régulièrement ; les cités latines encore en arrière rappelées à leurs devoirs, et contraintes à verser de lourds intérêts : tel est le tableau que nous offre la Métropole. Pendant ce temps, la guerre semble morte en Italie. Preuve nouvelle et étonnante du génie militaire d'Hannibal ; preuve bien grande aussi de l'incapacité des généraux romains envoyés alors contre lui ; on le voit, pendant quatre an-

nées encore, tenir le champ dans le pays des Bruttians. Ses adversaires, malgré la supériorité du nombre, ne le peuvent forcer ni à s'enfermer dans les places, ni à prendre la mer. Sans doute, il lui fallut battre sans cesse en retraite, non point tant après les combats indécis qui lui sont tous les jours livrés, que parce qu'il cède pas à pas devant les défections de ses alliés, et qu'il ne peut plus compter que sur les villes où ses soldats restent les maîtres. C'est ainsi qu'il abandonne spontanément Thurium : un détachement expédié de Rhégium, par les soins de Publius Scipion, reprend Locres (549). Alors, comme pour donner aux plans du héros une justification éclatante, ceux-là même qui les avaient entravés pendant tant d'années, menacés qu'ils se voyaient aujourd'hui d'une descente des Romains en Afrique, les magistrats suprêmes de Carthage, reviennent à lui (548, 549) et lui envoient des subsides et des renforts. Ils en envoient à Magon en Espagne. Ils ordonnent de rallumer en Italie la torche de la guerre. Il leur faut bien, au prix de combats nouveaux, conquérir un temps de répit pour les possesseurs tremblants des villas de Libye et pour les boutiquiers de la Métropole africaine ! Une ambassade part pour la Macédoine, demandant à Philippe un renouvellement d'alliance, et une descente en forces sur la côte ennemie (549). Vains et tardifs efforts ! Depuis quelques mois Philippe a conclu la paix. L'anéantissement politique de Carthage, chose prévue pour lui, lui sera fâcheux sans doute, mais il ne fera plus rien ostensiblement contre Rome. On verra bien arriver en Afrique un petit corps de soldats macédoniens payés par lui, diront les Romains. L'accusation, du moins, sera vraisemblable ; mais la République n'en aura pas suffisamment les preuves, à en juger par les événements ultérieurs. Quant à une descente de Philippe en Italie, elle ne s'en préoccupe

205 av. J. C.

206 205.

205.

Magon en Italie.

205.

même pas. — Cependant Magon, le plus jeune des fils d'Hamilcar, s'était mis sérieusement à l'œuvre. Ramassant les débris des armées d'Espagne, il les transporte à Minorque, et abordant, en 549, dans les environs de Genua, qu'il détruit, il appelle aux armes les Ligures et les Gaulois accourus en foule et alléchés, comme toujours, par son or et la nouveauté de l'entreprise. Il a des intelligences jusque dans toute l'Étrurie, où les exécutions politiques n'ont point cessé. Mais ses troupes sont trop peu nombreuses pour qu'il puisse entreprendre rien de sérieux contre l'Italie propre; et Hannibal affaibli, presque sans influence dans la basse Italie, ne saurait tenter de marcher à lui avec quelque espoir de succès. Les maîtres de Carthage n'avaient pas voulu la sauver quand la sauver était possible: ils ne le peuvent plus, aujourd'hui qu'ils le veulent.

Expédition  
de Scipion  
en Afrique.

Nul ne doutait dans l'État romain que la guerre de Carthage contre Rome ne fût finie, et que le temps ne vint de commencer la guerre de Rome contre Carthage. Mais quelque inévitable qu'elle semblât à tous, on n'avait point hâte d'organiser l'expédition d'Afrique. Avant tout, il fallait un chef capable et aimé, et ce chef manquait. Les meilleurs capitaines étaient tombés sur le champ de bataille; ou bien, comme Quintus Fabius et Quintus Fulvius, ils étaient trop vieux pour cette guerre toute nouvelle, qui probablement se prolongerait. Gaius Néron et Marcus Livius, les vainqueurs de Séna, se fussent montrés à la hauteur d'une telle mission; mais tenant tous les deux à l'aristocratie, leur défaveur était grande auprès du peuple. Réussirait-on jamais à les faire élire? Les choses en étaient à ce point déjà que la valeur et l'aptitude ne commandaient plus les choix, si ce n'est à l'heure de l'extrême détresse. Et si leur élection passait, sauraient-ils entraîner le peuple épuisé à des efforts nouveaux? Rien de plus

douteux. A ce moment revint d'Espagne Publius Scipion, favori de la multitude, illustré par le succès complet, ou paraissant tel, de ses campagnes dans la Péninsule: il fut aussitôt appelé au consulat pour l'année suivante. Il entra en charge (549) avec l'intention bien arrêtée de conduire l'armée en Afrique, exécutant ainsi un projet formé durant son séjour en Espagne. Mais dans le Sénat, les partisans de la guerre méthodique ne voulaient point entendre parler d'une expédition transmaritime, tant qu'Hannibal était encore en Italie; et le jeune général ne disposait point de la majorité, tant s'en faut. Les rudes et austères pères conscrits voyaient d'un œil mécontent ces habitudes d'élégance toute grecque, cette culture et ces façons de penser modernes. Scipion donnait prise à plus d'une attaque sérieuse, et par ses fautes stratégiques durant son commandement en Espagne, et par la mollesse de sa discipline aux armées. N'était-on pas fondé à lui reprocher une coupable indulgence envers ses chefs de corps? Ne le vit-on pas bientôt, quand Gaius Pleminius commettait des atrocités infâmes dans Locres, fermer les yeux pour n'avoir pas à sévir, et assumer ainsi sur soi tout l'odieux de la conduite de son lieutenant<sup>1</sup>?

205 av. J.-C.

Dans les délibérations du Sénat, touchant l'organisation de la flotte et de l'armée, et la nomination d'un général, le nouveau consul, toutes les fois que son intérêt privé entraînait en conflit avec les usages ou la règle, passait sans se gêner par-dessus tous les obstacles, et montrait assez clairement qu'en cas de résistance extrême, il en appellerait au peuple, à sa gloire, et à son

<sup>1</sup> [V. Tite Live, 29, 16 et s. — *Omnes rapiunt, spoliunt, verberant, vulnerant, occidunt : constuprant matronas, virgines, ingenios, raptos ex complexu parentum. Quotidie capitur urbs nostra...* Il faut lire tout cet épisode. — C'est alors que Q. Fabius s'écrie en plein sénat : *natum eum (Scipion) ad corrupendam disciplinam militarem!*]

crédit auprès de la foule contre un pouvoir gouvernant incommode. De là des blessures vivement ressenties, et la crainte qu'un tel chef d'armée ne se crut jamais lié par ses instructions, ni dans la conduite des opérations militaires les plus décisives, ni dans celle des négociations éventuelles de la paix. On ne savait que trop déjà comment dans la guerre d'Espagne, il n'avait écouté que ses propres inspirations. Ces objections étaient graves : toutefois et d'un commun accord on fut sage assez pour ne point pousser les choses à l'extrême. Le Sénat ne pouvait nier que l'expédition d'Afrique ne fût nécessaire. Il y aurait eu imprudence à la différer et injustice à méconnaître les grands talents de Scipion, son aptitude singulière pour la guerre prochaine. Seul enfin, peut-être, il saurait obtenir du peuple et la prolongation de son commandement pour tout le temps nécessaire, et des sacrifices en hommes et en argent. La majorité consentit donc à le laisser libre d'agir suivant ses desseins, après que, pour la forme, tout au moins, il eut témoigné de son entière déférence pour les représentants du pouvoir suprême, et qu'il se fut soumis à l'avance à la décision du Sénat. Il reçut mission de se rendre cette année même en Sicile, d'y pousser les travaux de construction de la flotte, l'organisation d'un matériel de siège, et la formation du corps expéditionnaire, à l'effet de descendre en Afrique au printemps suivant. La République mettait à sa disposition l'armée de Sicile, les deux légions formées des débris des soldats de Cannes. Pour la protection de l'île, il suffisait d'une faible garnison et de la flotte. De plus, on lui permit de recruter des volontaires en Italie. Le Sénat, cela était clair, tolérait l'expédition, plutôt qu'il n'en était l'ordonnateur. Scipion n'avait pas en main la moitié des forces que Régulus avait jadis emmenées; et les soldats qu'on lui donnait, cantonnés par punition en Sicile, depuis plusieurs années

étaient en butte à un mauvais vouloir marqué. Dans l'esprit de la majorité des sénateurs, l'armée d'Afrique était lancée au loin dans un poste perdu, bon au plus pour des *compagnies de discipline* ou des volontaires : peu importait qu'elle n'en revint pas.

Tout autre que Scipion aurait protesté sans doute, et déclaré qu'il fallait renoncer à l'entreprise ou réunir auparavant d'autres moyens d'exécution. Mais Scipion avait foi en lui-même : quelques fussent les conditions, il les subit toutes, pourvu qu'il obtint enfin ce commandement tant souhaité. Pour ne point nuire à la popularité de l'entreprise, il évita avec soin d'en faire trop directement peser les charges sur les citoyens. Les principales dépenses, et surtout celles de la flotte, furent défrayées, partie à l'aide d'une soi-disant contribution volontaire des villes étrusques, ou, pour tout dire, d'une contribution de guerre imposée aux Arrétins et aux autres cités jadis coupables de défection; partie par les villes de Sicile. En 40 jours les vaisseaux purent mettre à la voile. Le corps d'armée se renforça de 7000 volontaires accourus de tous les points de l'Italie à la voix du général aimé des soldats. Enfin au printemps de 550, Scipion partit avec deux fortes légions (environ 30,000 hommes), 40 navires de guerre, 400 transports; et sans rencontrer l'ombre d'une résistance, s'en vint aborder au *Beau Promontoire*<sup>1</sup>, près d'Utique.

Les Carthaginois, s'attendaient depuis longtemps, à voir succéder une plus sérieuse tentative aux incursions et aux pillages que les escadres romaines avaient pratiqués souvent sur la côte d'Afrique, dans le cours des dernières années. Pour se défendre, ils avaient essayé de rallumer la guerre Italo-macédonienne : ils s'étaient aussi préparés chez eux à recevoir les Romains.

<sup>1</sup> [Voisin du cap Bon, v. II, p. 231, not. 2.]